

trop de choses à voir, à admirer, à étudier et à apprendre ; les détails parfois cachent l'ensemble.

Le résultat de toutes ces circonstances mal calculées c'est que le public impartial n'a pas pu prononcer un jugement définitif et il attend, pour ce qui est des beautés poétiques et littéraires, d'avoir sous les yeux la Tragédie, qui paraîtra, comme d'habitude, à la Maison Trevey, de Milan.

Partout en Italie où elle a été jouée la pièce de D'Annunzio souleva des discussions passionnées : au moment où j'écris, arrive la nouvelle que les cléricaux de Gênes ont refusé le théâtre *Carlo Felice* pour la représentation, *Francesca da Rimini* étant une œuvre inconvenante et malhonnête. J'aime beaucoup les cléricaux, en général, mais je les adore lorsqu'ils jugent d'art et de littérature ; c'est aux cléricaux que nous sommes redevables de la feuille de figuier, par laquelle les jeunes filles innocentes croient que l'homme appartient au royaume végétal. Et quelles émotions lorsqu'elles s'aperçoivent de la vérité !

— Le nom de Giosue Carducci est le seul aujourd'hui, parmi les vivants, qui impose chez nous l'admiration et le respect sans exception. Ce volume de la Maison Zanichelli de Bologne, qui présente toutes les poésies de Carducci depuis 1850 jusqu'à 1900, vient d'avoir un accueil d'enthousiasme qui réchauffe les âmes : cinquante ans d'art, de batailles, d'amours, de douleurs, passent sous nos yeux en ces quelques milliers de pages. L'Italie peut saluer son plus grand poète vivant, le plus grand peut-être du XIX<sup>e</sup> siècle après Leopardi, et son plus fier artiste. Car il n'a connu que le travail dur et opiniâtre, les haines de plusieurs imbéciles dont personne ne saurait plus rappeler le nom, les polémiques vigoureuses, les dédains violents. Il a dédaigné la réclame, les querelles des littérateurs, les mesquineries de la vie publique, le bruit de la foule, les admirations des snobs, les jalousies des impuissants ; il a vécu et il vit libre, seul, et son travail est toute sa vie.

Que de tout cela la gloire soit un jour sortie, pure et lumineuse, c'est logique, mais Giosue Carducci semble l'ignorer, car il travaille encore, simplement, loin des tapages et il est aujourd'hui encore l'homme droit et modeste de ses premiers jours de bataille.

En une semaine l'édition des **Poésies complètes**, 10.000 exemplaires, a été épuisée.

— Georges Sand dans *l'Histoire de ma vie* écrivait à propos de Chopin : « un jour viendra où l'on orchestrera sa

musique sans rien changer à sa partition de piano... » Ce vœu est désormais accompli par les soins de deux Italiens, le poète Angiolo Orvieto et le maëstro Giacomo Orefice, qui firent jouer à Milan un opéra en quatre actes, **Chopin**, dont le succès se déclara dès la première représentation et augmenta les soirées suivantes. La critique musicale étant hors de mes attributions, je me borne à signaler l'accueil flatteur que l'opéra du maestro Orefice rencontra constamment ; mais je doit remarquer toutes les beautés poétiques et littéraires qui font du drame imaginé par le poète Angiolo Orvieto un petit chef-d'œuvre du genre. Cet écrivain était connu et sérieusement apprécié par ses vues personnel et délicats. *La Sposa Mistica, Il velo di Mâya, Verso l'Oriente* ; tellement que sa collaboration à une tentative artistique si difficile a été saluée par la critique la plus morose comme un gage de succès. En effet, cette idée hardie d'exposer en quatre actes les points culminants de la vie du grand Polonais (Pologne, 1826, Paris, 1837, Majorque, 1839, Paris, 1849) ne pouvait trouver en Angiolo Orvieto qu'un exécuteur plein de finesse et de tact. Il a fait du « libretto » un vrai poème, d'une naïveté limpide et exquise : lorsqu'on pense que cette poésie a été appliquée aux thèmes musicaux de Chopin, on s'étonne de la liberté et de la maîtrise dont l'auteur a fait preuve. C'est à M. Orvieto non moins qu'au maestro Orefice que l'opéra doit son originalité aristocratique, qui la distingue si nettement des pièces à tiroirs et la place parmi les œuvres d'art sérieusement pensées et noblement exprimées. J'ai plaisir d'affirmer ces vérités simples parce qu'il me serait impossible de ne pas remarquer qu'une tentative de ce genre n'a aucune chance de réussir, en général, si elle ne se confie pas aux soins de deux artistes profondément sensibles et religieusement dévoués à l'art.

— On signale depuis quelque temps un progrès frappant dans les Revues littéraires. M. Maggiorino Ferraris, propriétaire de la *Nuova Antologia*, a compris qu'il ne pouvait pas mettre d'accord ses occupations politiques avec les soins infinis qu'une Revue exige tous les jours, et il a confié la direction de la *Nuova Antologia* à M. Giovanni Cena, fort connu en littérature par ses poésies. Le nouveau Directeur, dont le goût et la modernité sont hors de discussion, apportera à cette ancienne Revue ce souffle de jeunesse et cet esprit d'art qui depuis quelque temps se faisaient trop désirer. Le choix de M. Ferraris est excellent, et le public et les